

L'effondrement n'est pas l'apocalypse

Ariane Collin

Numéro 809, juillet–août 2020

La spiritualité pour changer le monde ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93478ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Collin, A. (2020). L'effondrement n'est pas l'apocalypse. *Relations*, (809), 24–24.

L'EFFONDREMENT N'EST PAS L'APOCALYPSE

Ariane Collin

L'auteure est responsable de projet au Centre justice et foi

Face à la crise écologique planétaire et à la faillite des principaux systèmes sociaux, économiques, politiques et religieux de notre société, cette dernière est arrivée à un point tournant auquel elle n'est préparée ni techniquement, ni psychologiquement, ni spirituellement. Devant l'effondrement inévitable de notre civilisation, comment garder la force de continuer, d'éviter le désespoir ?

Une nouvelle discipline comme la collapsologie, qui se donne pour tâche d'étudier l'effondrement des systèmes et de s'y préparer, me fait l'effet d'une bouffée d'air frais dans ce contexte, de par sa manière d'accueillir ces questionnements. Car pour elle, qu'importe que cet effondrement arrive comme une avalanche ou comme une transition, le bouleversement profond des systèmes qui sont actuellement censés assurer notre subsistance et notre sécurité nous pousse à revenir à l'essentiel. Cet essentiel consiste d'abord à reconnaître notre vulnérabilité – le doute, les blessures, le deuil – qui fait partie de la vie. C'est aussi nommer la détresse existentielle que causent les changements environnementaux et la perte de sens qui l'accompagne, ce dont tentent de rendre compte des néologismes comme «écoanxiété» et «solastalgie».

Nommer et accepter la peur, comme le fait la collapsologie, est un des moyens de la surmonter et de dépasser la paralysie qu'elle provoque. Pour plusieurs d'entre nous, ce qui est le plus difficile à supporter est que la vie continue «normalement» en faisant abstraction du pire qui plane au-dessus de nos têtes, imprévisible et incalculable.

L'effondrement de notre civilisation ne ressemble pas nécessairement à l'apocalypse. Inévitable aux yeux de plusieurs, il appelle à prendre la mesure de nos moyens et à faire un plan. Ce plan devra être revu constamment, car, comme la théorie du chaos aide à le comprendre, nous avons affaire à des enchaînements d'événements qui dépassent nos modèles de prédiction. Au fond, il s'agit de nourrir l'espoir et le courage en les fondant sur quelque chose de ferme et en passant par les grandes questions existentielles. Quel sens y

a-t-il à construire ce qui va tôt ou tard s'écrouler ? À se battre quand on est le plus faible ? À vivre puisqu'on va mourir ? L'intuition est que les grandes traditions spirituelles, y compris les traditions autochtones, peuvent être un secours pour traverser des temps difficiles. Sans nier le besoin et l'utilité certaine de l'action collective concertée, cette approche rétablit la validité du ressenti, du pressentiment, du récit, des rituels et des symboles. Elle cherche aussi à nourrir l'émerveillement, à proposer autre chose qu'un rapport de domination sur la nature.

Parmi les références des collapsologues, l'auteure et militante écologiste Joanna Macy est souvent citée, elle qui depuis les années 1980 invite à l'espérance active, qu'elle décrit avec des principes tirés du bouddhisme et de la pensée systémique. Pierre Rabhi¹, pour donner un autre exemple, a fondé le Mouvement colibris en s'inspirant de «la légende du colibri», récit autochtone de cet oiseau qui arrose de quelques gouttes une forêt en flammes.

Aux animaux qui contestent l'acharnement de l'oiseau face à une cause apparemment perdue d'avance, il répond : «Je fais ma part.» Naïf ? Peut-être. Mais ne vous y trompez pas, les militantes et militants qui m'ont raconté cette histoire aux quatre coins du Québec sont des résistants lucides, nourris par cette image qui les soutient dans leur marche à contre-courant. Cela témoigne du besoin et de la vive soif de sens qui les habitent.

Bien que, jusqu'ici, les écrits sur la collapsologie se contentent souvent d'effleurer les traditions spirituelles et les pratiques qui les accompagnent, les questions qu'ils posent et l'attitude qu'ils préconisent rejoignent celles de philosophes et de mystiques. La collapsologie s'ancre à la fois dans un effort de vivre aux limites de la vie et

dans une humilité devant ce qui nous échappe et devant les quêtes de sens, plutôt que dans des discours motivateurs uniquement rationnels, réfléchis et stratégiques. Ainsi, loin de faire obstacle à la lutte politique, qui se doit d'être énergique et inlassable si nous voulons survivre comme espèce sur cette planète, la collapsologie apporte un souffle nouveau à celles et ceux qui pourraient voir en l'inévitabilité de l'incendie un frein définitif à leur désir d'arroser les flammes, ne serait-ce que quelques gouttes à la fois.



Virginia Pésémapéo Bordeleau, *Transhumance*, 2015, acrylique, 76 cm x 102 cm. Photo: D. Trépanier

1. Voir P. Rabhi, «Vers la sobriété heureuse», *Relations*, n° 743, septembre 2010.